



Jésus au milieu des Docteurs.

A
te
P
ti
tr
bi
ca
p
jo
ge
to
pr
Ca
ce
M
re
sie
reg
gé
tré
dis
Lé
ve

Pensée



Dominante

➤ Mois du Sacré-Coeur ➤



JÉSUS est la vraie lumière, qui illumine tout homme venant en ce monde; il est la voie, la vérité, la vie; il est le divin Promulgateur de ce commandement nouveau, qui nous élève à Dieu et nous fait fraterniser en Dieu. Et afin de nous émouvoir efficacement par un moyen, qui réponde aux conditions et aux aspirations de notre époque, Jésus est venu jusqu'à nous montrer, sous une forme sensible, son propre **Coeur**, ce Cœur blessé, que l'homme déchire encore chaque fois qu'il s'écarte de Dieu, ce Cœur néanmoins qui brûle du désir de pardonner à l'homme et de lui redonner le Paradis!

Ceci explique comment l'Eglise se préoccupe tant aujourd'hui de ce saint Exercice, et comment, par des largesses spirituelles si nombreuses, elle cherche à attirer tous les fidèles indistinctement à sa pratique et à sa propagation. Voilà pourquoi c'est vers le *Mois du Sacré-Cœur* que Léon XIII et Pie X ont orienté leurs espérances, et Pie X veut qu'il devienne dans l'Eglise une **sainte Mission**, qui, renouvelée universellement chaque année, restaure toutes choses en Jésus-Christ. Ce désir, déjà plusieurs fois acclamé dans les Congrès Eucharistiques, a reçu une affirmation nouvelle et éclatante dans la séance générale de clôture du Congrès International de Montréal. Cette séance avait été réservée exclusivement à des discours de haute importance. Mais Son Em. le Cardinal Légat déclara qu'une exception devait être faite en faveur du Vœu relatif au "*Mois du Sacré-Cœur*". Le Vœu

fut alors proposé et approuvé au milieu d'acclamations enthousiastes et prolongées, comme on n'en a jamais vues pour aucun autre Vœu.

Que le *Mois du Sacré-Cœur* se célèbre partout, selon les désirs du Pape, et individus, familles, sociétés seront réellement placés dans le Sacré-Cœur, et les nations respireront la paix et l'union dans le Christ-Jésus.

L'Eglise tout entière célèbre le seizième centenaire du triomphe de la liberté et des droits du Christ, sur la puissance tyrannique de Rome. Mais serait-il possible de nos jours, d'évoquer le souvenir de l'apparition de la Croix à Constantin, sans nous retourner vers une autre apparition plus spécialement nôtre : celle de Paray, où la croix reluit aussi, mais plus consolante encore, car elle y est enracinée dans sa cause première et bénie, le Cœur adorable de notre divin Sauveur ? C'est le Sacré-Cœur que Léon XIII nous a donné comme Labarum dans nos luttes actuelles, et Pie X veut que la Basilique qui doit s'élever à Rome en souvenir des fêtes Constantinienues, soit dédiée au Sacré-Cœur.

Il nous semble que ces Fêtes centenaires du mois de mai, ne sauraient avoir de complément meilleur, ni plus naturel et plus conforme aux désirs du Saint-Père, qu'un *Mois du Sacré-Cœur* triomphal et universel, qui prépare à l'Eglise de nouveaux triomphes en hâtant l'avènement du Règne Social du Sacré-Cœur.

Prière au Cœur Eucharistique de Jésus Pour les enfants de la Première Communion.

O Jésus qui nous avez aimés jusqu'aux ineffables excès de l'Eucharistie, enflammez-nous d'un zèle ardent pour procurer votre gloire en préparant dignement les enfants qui doivent s'approcher pour la première fois de votre Table Sainte. Préservez, ô Cœur Eucharistique de Jésus, ces jeunes âmes des atteintes du mal, affermissez leur foi, augmentez leur amour, et ornez-les de toutes les vertus qui les rendront dignes de vous recevoir. Ainsi soit-il.

Saint Jean-Baptiste, Précurseur du Messie, préparez la voie à Jésus dans le cœur des enfants.

Saint Tharcisius, protégez les enfants de la première Communion. (300 jours d'indulgence chaque fois Pie X, 21 oct. 1908).



Jésus au milieu des docteurs

Adolescent au pur visage,
 Aux cheveux d'or, au doux langage,
 Dans le Temple, enseigne Jésus ;
 Et les docteurs aux fronts austères,
 Leurs bras chargés de phylactères,
 L'écoutant parler, se sont tus.

Car il leur dit des choses graves
 Avec des mots forts ou suaves...
 Avec des paroles de feu,
 Il leur dit la seule science
 Qui puisse combler l'existence
 Et mener les hommes à Dieu.

Pour nous, écoutons en silence
 Le langage plein de clémence
 Que Jésus de son ostensor
 Nous adresse sans parabole.
 Là, sa douce et franche parole
 Nous enseigne le vrai savoir.

Chrétiens, approchons de la Table
 Où l'on sert un met délectable,
 Le Pain angélique et divin !
 Le Pain donnant l'intelligence,
 Le Pain qui contient la science
 Du bonheur vrai, pur et sans fin.

ESCORTE DU SAINT-VIATIQUE



A l'occasion du Congrès Eucharistique de Vienne, on s'est plu à rappeler quels admirables exemples de foi et de piété ont donnés, en escortant le saint Viatique, les membres de la famille régnante d'Autriche. Parmi ces faits, plusieurs sont bien connus; celui que nous voulons raconter ici l'est peut-être moins.

La scène que nous allons décrire se passait, il y a une cinquantaine d'année, au château de Ebenzweier, situé près du joli lac de Gmünden, résidence favorite de l'archiduc Maximilien, grand-maître de l'ordre teutonique.

Parmi les domestiques du château se trouvait une petite bergère du nom de Joséphine. Sa demeure était l'étable; quelques planches seulement la séparaient de son cher troupeau.

Or, un matin, la petite bergère ne se montra pas et lorsqu'on pénétra dans sa chambre, on la trouva au lit gravement malade.

Le lendemain, il y avait grande réception au château; l'archiduc donnait un dîner auquel avait été invité l'aumônier, un père rédemptoriste. Pendant le repas, la conversation vint à tomber sur la maladie de la petite bergère.

— C'est demain que je dois lui porter le saint Viatique, fit l'aumônier; mais pour arriver jusqu'à sa pauvre demeure, il faudra traverser toute l'étable.

— Non, non, repartit le prince; ce lieu n'est point assez convenable pour le Très Saint Sacrement; qu'on la transporte au château.

— J'avais déjà pensé à demander cette faveur à Votre Altesse, répondit le Père; mais le docteur s'y oppose formellement; il affirme que ce serait la mort de la petite bergère.



Le prince réfléchit un instant :

— Eh bien, puisque Notre-Seigneur doit traverser l'étable, il n'ira pas seul; je veux l'accompagner; l'escorte que nous lui ferons le dédommagera de la pauvreté du lieu.

Les officiers auxquels s'adressaient ces derniers mots se regardèrent un peu surpris; car tous ne partageaient pas la foi vive et humble de leur maître. A la fin, le

maréchal de la cour, s'armant de courage, voulut essayer quelques remarques sur l'étiquette de la cour et sur les convenances.

— Mon cher maréchal, lui répliqua l'archiduc, si le Maître du ciel et de la terre ne juge pas au-dessous de sa dignité de traverser une étable pour aller vers une pauvre petite bergère, ce ne sera pas un déshonneur pour moi de l'y accompagner; quant à mes officiers, soyez bien sûrs qu'ils ne perdront rien de leur dignité en me suivant.

Puis, s'adressant à l'aumônier :

— A quelle heure, mon Père, avez-vous l'intention de porter le saint Viatique à la malade ?

— A sept heures, Altesse.

— C'est entendu, je serai à la chapelle à l'heure indiquée, et vous, messieurs, trouvez-vous devant la porte à sept heures moins cinq pour escorter le Saint Sacrement; que tous y soient et revêtent leur tenue de gala; chacun portera un cierge à la main.

L'ordre avait été donné sur ce ton énergique, bienveillant, mais résolu que le prince employait toujours lorsqu'il parlait à ses soldats. Il n'y avait qu'à obéir.

Lorsque les officiers se furent retirés, l'archiduc régla avec le maréchal les derniers préparatifs pour la cérémonie du lendemain. Il ordonna que l'étable fût tout ornée de verdure et qu'on transportât les plus belles plantes de la serre dans la chambre de la malade.

Le lendemain, à l'heure convenue, l'aumônier quitta la chapelle avec le Saint Sacrement. Derrière lui, marchait l'archiduc. Lui qui aimait toujours la plus grande simplicité, portait, ce matin-là, l'uniforme de grand-maître de l'ordre teutonique avec toutes ses décorations. A sa suite venaient tous les officiers de sa cour en costume de grand gala. Chacun portait un cierge allumé comme l'avait ordonné le prince.

La procession traversa les jardins. Au son de la clochette annonçant le passage du Saint Sacrement, les ouvriers interrompaient un instant leur travail et suivaient des yeux le cortège.

Dans la chambre de la malade, un autel avait été dressé.

Lorsque le prêtre ayant ouvert le saint ciboire présenta la sainte Hostie et récita le *Domine non sum dignus*, l'archiduc se mit à genoux sur la paille qu'on avait étendue par terre; tous les officiers l'imitèrent. Les hésitations de la veille avaient disparu; l'exemple du prince avait enflammé les cœurs même les plus froids.

Avant de partir, l'archiduc voulut adresser quelques mots de consolation à la malade; puis la procession se remit en marche vers la chapelle.

Plus d'un paysan en voyant ce magnifique cortège passer fut touché jusqu'aux larmes, et ils ne cessaient de se dire entre eux: Puisse le bon Dieu nous conserver encore longtemps notre bon archiduc Maximilien!

MALTE ⁽¹⁾

Aujourd'hui — Aspect général.

L'aspect de l'île est un peu triste, sauvage même, au premier abord, à cause de ses amas de maisons en pierre grise, de ses petits jardins enclos de grands murs, qui cachent, au regard des passants, orangers et citronniers. Mais cette impression est vite dissipée quand on pénètre dans l'île. *Valetta*, le principal port, est aussi la résidence du gouvernement. C'est une petite ville très animée, très pittoresque, avec une population vive, grouillante, aux couleurs bariolées, où les uniformes anglais coudoient des Arabes en costumes orientaux ou des femmes enveloppées de leur noire *faldetta*. Imaginez une mantille de soie noire tombant jusqu'à mi-corps, tendue et formant demi-cercle d'un côté du visage, plissée de

(1) En attendant les nouvelles du Congrès de Malte, nos lecteurs seront heureux d'avoir quelques renseignements sur la vie religieuse en cette petite île fortunée.

l'autre en éventail et rasant la joue. C'est la *faldetta*. Ses rues, en pentes rapides, dont plusieurs sont en escaliers, offrent de très curieux effets de perspective; ses nombreux balcons et ses belvédères donnent un avant-goût de l'Orient. Des troupeaux de chèvres circulent capricieusement dans les rues sous la conduite d'un chevrier à la peau tannée, à l'œil vif et malin, la tête couverte d'une sorte de bonnet, rappelant un peu ceux que portent les paysans écossais. A chaque angle de rue, sur chaque place, de petites boutiques en plein vent offrent au passant altéré eau fraîche et citron. De temps en temps, dans les rues étroites aux pentes raides, de petites chapelles dédiées à la Madone ou aux saints s'accrochent aux murs des maisons et viennent rappeler au voyageur égaré la confiance, l'amour des Maltais envers leurs protecteurs. Et dans ce pittoresque décor la foule circule avec ce mélange de nonchalance et d'animation qui caractérise les peuples orientaux. Sur tout cela le soleil darde ses rayons lumineux, éblouissants, sous un ciel toujours bleu que réfléchit une mer d'azur.

Profond est le silence qui règne dans ces petites rues et que trouble seule la voix de la cloche appelant les fidèles à la prière. Alors, sans bruit, les portes des vieilles maisons s'ouvrent lentement, le pavé résonne quelques instants du bruit des pas des chanoines se rendant à l'office, ou du cliquetis du chapelet d'un religieux, ou d'une humble tourière en quête pour son couvent: on dirait une vaste abbaye moyennâgeuse.

*
**

La cathédrale San Giovanni, où dorment dans leurs tombeaux de marbre les fiers chevaliers de Malte, est superbe et renferme de vrais trésors artistiques, comme seules en possèdent nos plus célèbres basiliques.

D'ailleurs, toutes les églises de l'île sont ornées avec une richesse dont il est assez difficile de se faire une idée exacte, mais qui montre combien les Maltais sont vraiment chrétiens.

Le culte de saint Paul.

Il faut, pour s'en faire une idée, avoir assisté à une des nombreuses processions organisées en l'honneur de

tel ou tel saint. La plus solennelle de toutes, celle à laquelle on donne le plus l'éclat, a lieu le 10 février, anniversaire du naufrage de saint Paul sur les côtes de l'île, lorsqu'il se rendait en Afrique. C'est en effet à cette providentielle circonstance que Malte doit sa conversion au christianisme. Le grand apôtre l'évangélisa pendant trois mois, et afin de lui témoigner leur reconnaissance pour cet insigne bienfait, les habitants lui ont élevé à Valletta une magnifique église et l'ont pris comme patron et protecteur spécial de leur pays.

Dès le matin, les rues avoisinant l'église Saint-Paul sont ornées de guirlandes et d'oriflammes. De grands mâts, plantés au bord de la chaussée, supportent des lyres en fer forgé auxquelles sont suspendus des lampions multicolores. La façade de l'église disparaît sous les lampes électriques, et au point culminant de la rue, en pente raide, un magnifique arc de triomphe a été élevé. Il est surmonté de la statue de l'Apôtre des nations et couvert, lui aussi, de cordons lumineux. A la nuit tombante, heure de la sortie de la procession, l'effet de toutes ces lumières, de cette rue à la perspective étrange, est féérique. On dirait une échelle de feu aux arabesques fantastiques, se perdant dans le ciel à cet arc de triomphe lumineux qui semble placé au sommet d'une montagne, comme le terme d'une gigantesque apothéose. De tous les ports de l'île, la population est accourue pour vénérer son grand Protecteur et le saluer de ses acclamations enthousiastes. On se presse, on se bouscule même dans les étroites petites rues qui conduisent à San Paolo, tous veulent approcher de l'immense statue de bois sculptée que, dans quelques instants, trente-deux porteurs descendront péniblement dans la *strada*.

A la nuit tombante, le défilé commence. Il y a une dizaine de confréries d'hommes aux cagoules blanches, brunes, avec pèlerines et capuces de couleurs différentes, variant du bleu vif au brun le plus sombre. Les Ordres religieux défilent ensuite, puis le clergé.

Voici le porte-masse de l'église Saint-Paul; les cheveux à longues boucles poudrées, son long manteau de satin rouge, son rabat et ses manchettes de dentelle,

évoquant brusquement les fastes du XVII^e siècle, et la masse d'argent massif que soutient péniblement son épaulement est bien faite pour entretenir cette illusion. Tous les ornements qui entourent la statue de saint Paul semblent, en effet, des réminiscences de la célèbre galerie des orangiers de Versailles.

La colossale statue de saint Paul apparaît dans le portail précédée de l'évêque en habits pontificaux. Il porte un magnifique reliquaire d'argent contenant quelques restes du saint. Chacun veut vénérer les reliques de l'Apôtre, remplacer les porteurs qui cheminent péniblement dans la rue, soutenant sur leurs épaules l'immense statue. Ils s'arrêtent presque à chaque pas pour reprendre haleine, tandis que les invocations, les supplications s'élancent drues et pressées vers le ciel. Lentement, la lourde statue s'avance au milieu de la foule, semblable à une nef flottante sur une mer houleuse. Jusqu'à une heure avancée de la nuit on la promènera ainsi dans ces rues étroites, étincelantes de lumières, sans que l'enthousiasme se ralentisse un instant, puis chacun regagne sa maison, heureux d'avoir témoigné sa reconnaissance et son amour à l'Apôtre auquel il doit, avec le bienfait de la civilisation, celui incomparablement plus grand d'avoir connu la Voie, la Vérité et la Vie.

Le Jeudi-Saint.

Mais cette foi si exubérante, semble-t-il, sait aussi se faire grave, et l'impressionnante *liturgie de la Semaine Sainte* le devient encore davantage quand elle déroule ses cérémonies au milieu d'un recueillement aussi profond que celui dont il nous fut donné d'être les témoins dans l'antique cathédrale de Notabile, bâtie sur la demeure de Publius, celui-là même qui offrit un asile à l'Apôtre naufragé et devint, après sa conversion au christianisme, le premier évêque de Malte.

Dès l'aube du jeudi saint, les fidèles accourent de tous les coins de l'île. Lentement, religieusement, ils s'acheminent vers Città Vecchia pour entourer de leurs hommages et de leurs adorations le Dieu qui "les ayant aimés dès le commencement les aima jusqu'à la fin."

Toute la journée et durant la nuit entière, hommes, femmes, enfants, ne cessent de veiller et de prier avec le divin Agonisant de Gethsémani, insensibles à tout ce qui les entoure, ne remarquant pas même la splendeur de ce reposoir, unique en son genre, qui frappe d'étonnement et d'admiration l'étranger qui le contemple pour la première fois : un vrai petit temple orné d'anges, de fleurs, de lumières, avec son dôme soutenu par de nombreuses colonnes, au milieu desquelles resplendit le tabernacle en argent massif entouré de rayons d'or. Pour le Maltais, tout cela disparaît à ses yeux ; en silence, il adore son Dieu caché sous la blanche hostie, tel ce brave pêcheur, aux jambes et aux pieds nus, qui vint s'agenouiller avec ses enfants tout près de nous. Longtemps, il fixa la petite porte d'argent du tabernacle, puis il se retourna vers les petits, réclama d'un geste leur attention, et tous ensemble, à mi-voix, récitèrent la station du Saint Sacrement...

Rencontre Providentielle



PENDANT l'Octave de la fête du Saint Sacrement, raconte un prêtre d'une grande ville, je revenais, une après-midi, de ma promenade habituelle, lorsqu'une enfant de la paroisse vint à moi. Elle me fit connaître qu'un pauvre vagabond était arrivé depuis deux jours dans le village, qu'il était très dangereusement malade et n'avait trouvé d'autre refuge qu'une grange, sans que personne prit soin de lui. Elle savait, d'après

des questions qui avaient été adressées à ce malheureux, qu'il ne s'était plus approché des Sacrements depuis quinze ou seize ans.

"Après l'office du soir, j'allai visiter ce pauvre misérable et je n'eus aucune difficulté à lui faire accepter de recevoir les derniers Sacrements.

"Je m'étais proposé de les lui administrer le lendemain de bonne heure, mais je fus obligé de voir d'abord un autre malade dans un faubourg, puis je me dépêchai vers lui. Il fut très heureux à ma venue, et les gens de la maison me dirent qu'il s'était déjà levé deux fois, avec les plus grands efforts, pour aller voir dehors si je n'arrivais pas.

"J'entendis sa confession, et il ne me semblait pas qu'il fut à toute extrémité. Cependant, lorsque je lui eus donné l'absolution, comme je récitais avec lui les actes de foi, d'espérance et de charité, je vis dans ses traits une telle altération que je m'empressai de lui donner la Sainte Communion, et de lui administrer l'Extrême-Onction. Immédiatement après il entra en agonie et rendit bientôt le dernier soupir.

"Presque sans le vouloir, continue le prêtre, on s'étonne, et l'on se demande comment le Bon Dieu a donné à cette brebis égarée ces moyens de salut et surtout cette Sainte Communion à la dernière heure, car cet homme n'avait communiqué que trois ou quatre fois dans son enfance et avait ensuite négligé la pratique de ses devoirs religieux.

"En voici le secret. Ce vagabond m'a avoué lui-même que, malgré sa dépravation, il n'avait pas manqué de faire chaque jour un exercice de dévotion envers le Très Saint Sacrement.

"Il est à remarquer qu'il obtint cette grâce pendant l'Octave du Saint Sacrement. Ne faut-il pas voir l'intervention manifeste de la Divine Providence dans la rencontre que le Bon Dieu me fit faire, le jour précédent, de l'enfant qui m'avait mis au courant de cette situation !"

Sentiments de la Bienheureuse Marguerite-Marie

sur la Sainte-Communion.



ELLE ne trouvait rien de comparable au bonheur d'être aux pieds de Jésus-Christ, qui, par amour pour nous, réside réellement sur nos autels dans le Saint Sacrement : ce miracle de l'amour de Jésus pour les hommes excitait dans

son cœur de vifs transports d'amour et de reconnaissance. Toute sa consolation était de rester à l'église devant cet auguste Sacrement ; elle y passait tous les moments qu'elle avait de libres ; et Notre-Seigneur

l'attirait si puissamment à ce saint lieu qu'elle sentait en elle une peine inexprimable lorsqu'elle résistait tant soit peu à cet attrait intérieur. Elle souffrait aussi lorsqu'il fallait qu'elle sortit pour aller à d'autres emplois : il lui semblait qu'on divisait son cœur ou qu'on le déchirait lorsqu'on la retirait de devant cet objet de son amour. Elle s'adressait alors à son divin Epoux, pour le prier avec tendresse de venir avec elle où l'obéissance l'appelait et de ne la point quitter, puisqu'elle ne le quittait que pour lui obéir et lui plaire.

S'il m'avait été libre de communier souvent, j'aurais eu mon cœur content. Une fois que je le désirais ardemment, mon divin Maître se présenta devant moi ; il me dit : "Ma fille, j'ai vu tes gémissements, et les désirs de ton cœur me sont si agréables, que si je n'avais pas institué mon divin Sacrement d'amour, je l'instituerais pour l'amour de toi, pour avoir le plaisir de loger dans ton âme. et prendre mon repos d'amour dans ton cœur." Ce qui me pénétra d'une si vive ardeur que j'en sentais mon âme toute transportée et ne pouvais m'exprimer

que par ces paroles : "O amour, ô excès de l'amour d'un Dieu envers une si misérable créature!" Et toute ma vie cela m'a servi d'un puissant aiguillon pour m'exciter à la reconnaissance de ce pur amour.

Elle disait souvent qu'elle se sentait toujours dévorée de deux sortes de faim, qui lui paraissaient insatiables, l'une de souffrir, l'autre de communier; ou, pour me servir d'un de ses termes familiers, "de recevoir le Dieu de son cœur et le Cœur de son Dieu." "J'ai un si grand désir de la communion, dit-elle dans un de ses écrits, que quand il me faudrait marcher par un chemin de flammes et les pieds nus, il me semble que cette peine ne me coûterait rien, en comparaison de ce que me coûterait la privation de ce bien. Rien n'est capable de me donner une joie si sensible que ce Pain d'amour. Après l'avoir reçu, je demeure comme anéantie devant mon Dieu, mais avec une joie si ravissante que quelquefois, pendant un demi-quart d'heure, tout mon intérieur est dans un profond silence pour entendre la voix de Celui qui fait tout le contentement de mon âme."

Ma plus grande joie de quitter le monde était de penser que je communierais souvent. Car on ne me le voulait permettre que rarement, et j'aurais cru être la plus heureuse du monde si je l'avais pu faire souvent, et passer les nuits seule devant le Saint Sacrement. Je me sentais là une telle assurance, qu'encore que je fusse extrêmement peureuse, je n'y pensais plus dès que j'étais en ce lieu de délices.

Avantages spirituels offerts à nos Abonnés.

1. Ils ont part à une messe célébrée chaque semaine, soit 52 Messes par an, à leurs intentions, pour les vivants et pour les défunts. Ils participent, en outre, à toutes les prières et bonnes œuvres de la Communauté du T. S. Sacrement.

2. Ils ont part, après leur mort, à un Service solennel, célébré chaque année, à perpétuité, dans le cours de novembre.

3. Nos abonnés ont le mérite de soutenir l'Œuvre de l'Exposition perpétuelle du Très Saint Sacrement dans notre Sanctuaire.

SUJET D'ADORATION

→ Permanence de l'Amour du Coeur de Jésus ← au Très Saint-Sacrement.

I. — Adoration.

Entre toutes les faveurs dont la Bonté divine a enrichi notre exil, celle qui nous étonne et nous ravit davantage, c'est la *Permanence* de l'Eucharistie.

Pendant sa vie mortelle, Jésus guérissait, et Il passait. Il essayait les larmes des affligés et Il passait; Il enseignait, et Il passait.

Adorons Notre-Seigneur qui daigne nous assurer que son amour ne finira jamais: "*Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.*"

Il n'y a pas d'ailleurs à s'en étonner: quand Dieu aime, c'est pour toujours: Il aime le premier et le dernier; Il commence et ne rompt jamais l'amitié; et il est vrai de dire que, comme Il nous a aimés de toute éternité, Il nous aime encore actuellement, et nous aimera éternellement, si nous n'arrêtons nous-mêmes les effusions de son amour en cessant de l'aimer. Son amour embrasse les deux éternités: Il nous a aimés de toute éternité, et Il nous aimera durant toute l'éternité.

C'est par votre Eucharistie, ô Jésus, que votre amour nous poursuit... et Vous vous montrez ainsi le *véritable Ami*, dont parle votre divin Esprit, qui aime en tout temps.

L'état de gloire dans lequel, ô divin Maître, vous a établi à jamais la résurrection, n'a rien changé à vos sentiments.

Que dis-je? même au ciel, où vous êtes remonté le jour de l'ascension, et où vous êtes assis à la droite de votre Père, adoré par tous les Esprits célestes, vous ne perdez pas de vue vos enfants de la terre... Fidèle à votre promesse, ô aimable Sauveur, vous ne nous avez pas laissés orphelins... Vous restez avec nous par votre Eucharistie! Vous ne quittez pas toutefois votre gloire; mais vous daignez la cacher, et cela, dans un dessein d'amour, voulant ainsi rendre plus facile l'accès auprès de votre adorable Personne, et avoir avec chacun de nous des rapports plus intimes.

Adorons la Toute-puissance et l'Amour infini qui, après avoir, de concert, produit ce chef-d'œuvre qui est la Sainte Eucharistie, nous en assurait la permanente possession...

II. — Action de grâces.

“Je suis venu jeter le feu sur la terre, dit Jésus; qu'il brûle, c'est tout ce que je veux.”

La parole de Notre Seigneur est réalisée. Par sa présence au Très Saint Sacrement, le feu qu'Il a apporté ici-bas, et dont nos autels sont le foyer, est répandu dans le monde entier.

Voyons tout d'abord comment l'Eglise a répondu à l'amour de Jésus.

Un jour, Jésus appelait ses Apôtres autour de Lui; puis, lorsqu'ils furent réunis, semblant oublier tous les autres, Il s'adresse à un seul, à celui-là même qui trois fois l'avait renié durant la Passion et lui demande par trois fois: Pierre, m'aimez-vous?

Si maintenant Jésus paraissait sur la terre, et, adressant un appel à toutes les religions, demandait trois fois à l'Eglise: “Eglise catholique, m'aimes-tu?” L'Eglise, lui présentant ses Apôtres, lui répondrait: “Oui, Seigneur, je vous aime! Mes enfants ont tout quitté pour aller prêcher votre doctrine. Puis, lui montrant ses martyrs: Oui, Seigneur, je vous aime, voilà mon sang qui a été versé pour vous. Et enfin, prenant ses générations de vierges: Oui, Seigneur, je vous aime, regardez les âmes pures et candides, qui vous ont aimé, comme on n'aime pas sa mère. Vous savez que je vous aime.”

Oui, l'Eglise a donné à Jésus ce triple témoignage. *L'apostolat*, cette création nouvelle que nulle puissance n'a pu refaire à son profit.

Le *martyre*, témoignage plus grand que l'apostolat, car si l'apôtre sacrifie les douceurs de la vie de famille et le repos de ses jours, le martyr sacrifie sa vie même, et quoi de plus grand que de sacrifier sa vie.

La *vie pure*, création toute catholique aussi, mais témoignage plus difficile encore, car c'est une vie de sacrifice et de dévouement.

Et ce triple témoignage ne s'éteindra jamais.

Et maintenant, voyons ce qui en est de nous.

Dieu, dans l'ancienne loi, voulait que le feu sacré brûlât toujours sur l'autel.

Ainsi devrait-il en être de nos âmes dans lesquelles Notre-Seigneur a allumé le feu de son amour. Ce feu divin devrait y brûler perpétuellement, d'autant plus que, par la Communion qui l'unit à nous, cet aimable Maître nous aide merveilleusement à l'entretenir.

Méditez ces belles paroles de saint Ambroise: “Si nous avons faim, dit-il, Jésus nous nourrit de sa propre Chair. Si la soif nous presse, Il nous abreuve de son propre Sang.

Si la maladie vient nous atteindre, Il se constitue Lui-même notre médecin et notre remède. Sommes-nous souillés par le péché, Il ne se rebute pas : Il daigne laver dans son Sang notre âme coupable. Serions-nous morts à la grâce, l'amour le porte à s'immoler sur nos autels, pour nous obtenir la rémission de nos péchés. Si l'affliction vient nous visiter, Il est notre Consolateur. A la mort même, Il nous visite et se donne à nous comme Viatique. Son amour nous poursuit même après la mort ; Il vient nous soulager au milieu des inexprimables souffrances du purgatoire, et nous en délivre par l'efficacité de son Sacrifice. Enfin, dit le saint Docteur, nous avons tout en Jésus Christ, et Il est Lui-même tout pour nous."

Qui n'admirerait la permanence de l'amour de Jésus ? Convions le ciel et la terre à unir leurs actions de grâces aux nôtres, pour ce bienfait de la présence perpétuelle de Jésus qui nous procure de si grands biens.

III. — Réparation.

Sans doute, Notre-Seigneur, compte encore un bon nombre d'amis fidèles, qui sont tout appliqués à répondre à son amour ; mais qu'est-ce que ce nombre, si important soit-il, en présence de la multitude innombrable de pécheurs qui ne savent que l'outrager et le persécuter indignement ?

Comprenons donc la nécessité de la Réparation.

Cette tâche de réparation est immense ; elle est de plus quotidienne et incessante, parce que la cause qui la rend nécessaire est quotidienne et incessante. A chaque heure du jour, dans toutes les contrées de la terre, des milliers et des millions de péchés s'élèvent, comme une sombre vapeur sortie du puits de l'abîme, pour obscurcir la splendeur du jour, la gloire de Dieu et de son Christ. Il n'est point d'heure où ne se commettent une foule de sacrilèges, où l'on n'insulte Jésus dans son Sacrement, dans sa Sainte Mère, dans son Vicaire, dans ses Evêques, dans ses ministres, dans son Eglise. Que de crimes de toute nature, non seulement parmi les infidèles et les hérétiques, mais encore parmi les catholiques ! Que de scandales publics ! Que d'abominations secrètes ! Tout cela est contre Jésus : ce sont les pleurs de sa crèche, les horreurs de son agonie, les foudres de sa flagellation, les épines de sa couronne ; c'est sa condamnation, son crucifiement, ses clous, ses plaies, sa mort ; c'est le fer cruel qui lui fend le Cœur !

Nous autres, il nous faut pleurer, là, près de Lui, au pied de ses tabernacles ; car c'est Lui qui est là, la Victime universelle, l'Agneau immolé pour tous les péchés du monde, et pour chaque péché en particulier. Or, pour le consoler, nous pouvons faire plus encore que de l'adorer et de pleurer

avec Lui... Nous pouvons communier. Notre cœur est son asile au milieu des persécutions des pécheurs; c'est comme le sein de sa Mère, c'est le ciel où Il se réfugie.

Soyons du nombre de ces âmes généreuses, qui tiennent à consoler le Cœur de Jésus. Rendons, dans ce but, nos communions plus fréquentes, la communion étant, avec le sacrifice, l'acte réparateur par excellence, puisque par elle, nous nous unissons plus intimement avec la Victime réparatrice.

C'est la sainte pratique que Notre-Seigneur recommandait à sa Bienheureuse servante, Marguerite-Marie: Il lui donna le mandait de communier en réparation des outrages faits à sa tendresse.

Cœur Sacré de Jésus, nous voulons, autant qu'il dépend de nous, réparer les outrages que vous recevez dans votre Sacrement; puissions-nous obtenir ce résultat et par nos communions ferventes, et par un accroissement constant de fidélité et d'amour!

IV. — Prière.

Nous savons maintenant, ô Jésus! ce qu'il en est de votre amour en votre divin Sacrement de l'Eucharistie! Vous nous avez aimés, et votre Cœur n'a point mis de bornes à ses bienfaits: il est allé jusqu'aux dernières limites de l'amour!

Et pourquoi faut-il que nous répondions si mal nous-mêmes à cet immense amour?

Mais ce qu'il y a d'admirable et de vraiment incompréhensible, c'est que nos oublis, notre abandon, notre indifférence, notre ingratitude même, ne changent point votre conduite à notre égard! Vous nous aimez quand même, vous nous aimez toujours; et nous sommes assurés que, jusqu'à la fin: "*donec veniat*" vous ne cesserez, en preuve de la permanence de votre amour, de demeurer avec nous, de vous immoler pour nous, de vous donner à nous.

Oui, ô Jésus, continuez à aimer les hommes, à cause de ceux qui vous aiment: aimez-les, à cause des vierges dont l'innocence embaume la terre. Aimez-les, à cause de la multitude de fervents religieux, dont la vie est l'ornement de l'Eglise. Aimez-les, à cause des Apôtres, dont le zèle étend les frontières de votre royaume. Aimez-les, à cause des Martyrs, dont le sang accompli, avec le vôtre, l'œuvre de la Rédemption.

Nous voulons vous aimer seul et sans partage, nous voulons vous aimer comme vous nous aimez et comme vous méritez d'être aimé. Que la mesure de notre amour soit de vous aimer sans mesure et sans fin. Ainsi soit-il.



LA VENERABLE MERE
MARIE-THERESE

FONDATRICE
DE LA
CONGREGATION
DE
L'ADORATION
REPARATRICE



MOUS le Pontificat de Pie X, le Pape de l'Eucharistie, une nouvelle cause de béatification vient d'être introduite à Rome qui se rattache étroitement au culte du Très Saint Sacrement et au développement de l'Adoration perpétuelle et réparatrice.

Le quatre mars, les cardinaux de la Sacrée Congrégation des Rites, réunis en assemblée solennelle au Vatican, ont émis un avis favorable concernant la servante de Dieu, Mère Marie-Thérèse du Cœur de Jésus, nommée dans le monde Théodelinde Dubouché, fondatrice de la Congrégation de l'Adoration réparatrice, et le Saint-Père a signé le décret d'introduction de sa cause, ce qui lui confère le titre de vénérable.

Bien intéressante et bien actuelle est la physionomie de cette âme grande et forte, demeurée jusqu'ici voilée par son humilité et celle de ses filles, mais qui mérite d'être connue davantage, car elle a eu une grande mission, accomplie dans l'ombre et dans le sacrifice pendant sa vie, mission qui produit maintenant des fruits admirables dans la sainte Eglise par l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement exposé et par l'esprit de réparation.

Née à Montauban en 1809, où son père était trésorier-payeur pour le département du Tarn-et-Garonne, d'une famille honorable mais indifférente pour les pratiques religieuses, douée d'une intelligence pénétrante, d'une remarquable force de volonté et d'aptitudes artistiques prononcées, Théodelinde Bourcin-Dubouché se fit à elle seule des convictions chrétiennes très profondes, résista aux influences sceptiques qui l'entouraient, tout en se montrant fille respectueuse et pleine de tendresse, et s'adonna à l'étude de la peinture où elle acquit un véritable talent; elle se fixa à Paris avec sa famille en 1832 après avoir séjourné à Melun et à Orléans où son père avait exercé ses fonctions.

Respectée et aimée de tous ceux qui l'approchaient, elle acquit un grand ascendant dans le milieu artistique où elle vivait en profitant pour attirer et maintenir à la religion ses compagnes d'atelier et les nombreuses personnes avec lesquelles elle était en relations; elle ramena à Dieu son père, sa mère et sa sœur; s'adonna aux œuvres de charité avec un dévouement inlassable et enfin résolut de se consacrer entièrement à Dieu dès qu'elle aurait accompli son devoir filial auprès de son vieux père. Elle pensait entrer au Carmel.

C'est dans ces dispositions que les troubles révolutionnaires de 1848 trouvèrent Théodelinde Dubouché; l'Esprit-Saint fit sentir à son âme la nécessité d'une Congrégation religieuse vouée à la réparation. Notre-Seigneur la lui demanda durant la nuit de la fête du Sacré-Cœur de cette même année, lui manifestant sa volonté dans une vision restée célèbre au sein de sa famille religieuse. Il lui demandait des âmes consacrées par la profession religieuse qui fussent perpétuellement prosternées au pied du Très Saint Sacrement exposé, s'unissant au divin Médiateur, passant leur existence à prier et à réparer et s'immolant spécialement pour les péchés de la France dans une vie pauvre, obscure et pénitente.

La première en France, Théodelinde Dubouché, devenue Mère Marie-Thérèse du Cœur de Jésus, réalisa l'Adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement, exposé jour et nuit; et c'est de cette époque que date l'admirable efflorescence des œuvres eucharistiques: Congrè-

ga
pa
b
sa
de
Sa
de
la

C'
de n
1848
core
prian
par u
les p
nes c

gations et Associations similaires, Adorations dans les paroisses; elle est comme la racine cachée de ces belles branches eucharistiques qui réjouissent maintenant la sainte Eglise. Elle fut en relations avec les personnages de son temps particulièrement dévoués au Très Saint Sacrement, qu'elle avait précédés dans l'établissement de leurs œuvres, heureuse de leurs accroissements et de la gloire qui en rejaillissait sur la sainte Eucharistie.



← REPARATION →

C'est ainsi qu'elle venait de commencer l'Adoration de nuit dans la chapelle de la rue d'Enfer à Paris en 1848 avec ses premières filles, qui ne portaient pas encore l'habit religieux, quand un soir, un jeune homme priant avec ferveur dans le bas de la chapelle, fut invité par une des Sœurs à se retirer parce qu'on allait fermer les portes: "Je partirai, répondit-il, quand ces personnes qui sont en adoration s'en iront. — Mais elles ne

s'en iront pas, elles passeront la nuit au pied du Saint Sacrement." Ce jeune homme était Hermann Cohen, récemment converti du judaïsme au catholicisme, le futur P. Marie-Augustin de l'Ordre des Carmes, plus connu sous le nom du P. Hermann et que ses pieuses mélodies sacrées ont immortalisé. Il se leva d'un bond et courut chez M. de La Bouillerie, vicaire général de Paris, tout dévoué, lui aussi, à l'Eucharistie : "Je viens de voir des femmes qui vont passer la nuit en adoration près du Saint Sacrement. Ce qu'elles font, ne pouvons-nous le faire? — Trouvez des hommes, lui répondit M. de La Bouillerie." Il en trouva, et le 6 décembre 1848 commençait à Notre-Dame des Victoires l'œuvre admirable de l'Adoration nocturne établie maintenant dans l'univers catholique.

La Mère Marie-Thérèse donna à son culte envers le Sacrement de nos autels, un but particulier qui distingue sa Congrégation : l'esprit de réparation, esprit qui s'est répandu depuis dans le monde entier et dont les âmes pieuses ressentent un pressant besoin. En face de l'impiété, des blasphèmes, des crimes de toute sorte qui offensent Dieu et provoquent sa justice, il faut des satisfactions envers la divine Majesté outragée, des consolations envers le Cœur sacré de notre Rédempteur déchiré par l'ingratitude des hommes, des compensations qui s'interposent entre la justice qui va frapper et le pécheur qui va succomber. Les révélations de l'éternité feront connaître de quel poids les âmes réparatrices sont comptées dans la balance divine ; il y en a partout maintenant, mais bien qu'elles existassent de tout temps dans l'Eglise, elles n'étaient, avant la Mère Marie-Thérèse, que des privilégiées dans l'ordre de la grâce. Bénie soit l'éluë, favorisée de Dieu, qui leur a tracé la voie pour une plus large expansion de la réparation, a excité leur zèle et rendu à la société un service qui dépasse toutes les découvertes et les inventions humaines ; éclairée d'en-haut, elle a compris où était le remède à nos maux.

La vénérable Mère Marie-Thérèse a fondé le 6 août 1848 la Congrégation de l'Adoration réparatrice et est morte le 30 août 1863. Son œuvre a reçu toutes les

approbations que Rome accorde aux Instituts religieux. L'esprit de sainte Thérèse la régit avec des Constitutions propres; les Sœurs se succèdent jour et nuit au pied du Très Saint Sacrement exposé et y prient pour l'Eglise et la France.

La maison-mère est à Paris, 36 rue d'Ulm. Nous faisons des vœux pour que l'introduction de la cause de béatification et de canonisation de la vénérable Mère Marie-Thérèse marque un nouvel élan vers l'Eucharistie et la réparation; notre société se meurt de matérialisme, le salut est dans les moyens surnaturels et dans la sève de vie divine qu'on y puisera; puissions-nous le comprendre, revenir à la pratique sérieuse de la vie chrétienne, de la pénitence, crier vers Dieu d'un cœur repentant le *Parce Domine* qui attire la miséricorde et reconnaître au pied de nos autels l'amour de Celui qui est tant offensé et qui ne cesse pas cependant de nous tendre ses bras.

Cœur eucharistique de Jésus, sauvez le monde!

Miracle du Très Saint-Sacrement

Arrivé à Bordeaux

(D'une lettre de M. l'abbé Noailles, fondateur de l'Association de la Sainte-Famille.)

Le trois février 1822, dimanche de la Septuagésime, j'avais trop de monde à confesser pour aller, comme à mon ordinaire, donner la bénédiction du Saint-Sacrement dans la chapelle de Lorette; je priai donc un bon vieillard, M. l'abbé Delort, de me remplacer dans cette charge et de se transporter au couvent pour me rendre ce service; il était cinq heures et demie du soir. Il expose le Saint-Sacrement, mais à peine eut-il achevé le premier encensement qu'au lieu des saintes espèces qu'il avait exposées, il aperçut la tête et le buste de Notre-Seigneur. Il était comme encadré dans le cercle de l'ostensoir, ainsi qu'un portrait en miniature, avec cette différence que la figure était de chair et vivante. Le buste était revêtu d'une écharpe rouge foncé. Notre-Seigneur s'inclinait légèrement à droite, à gauche et en avant.

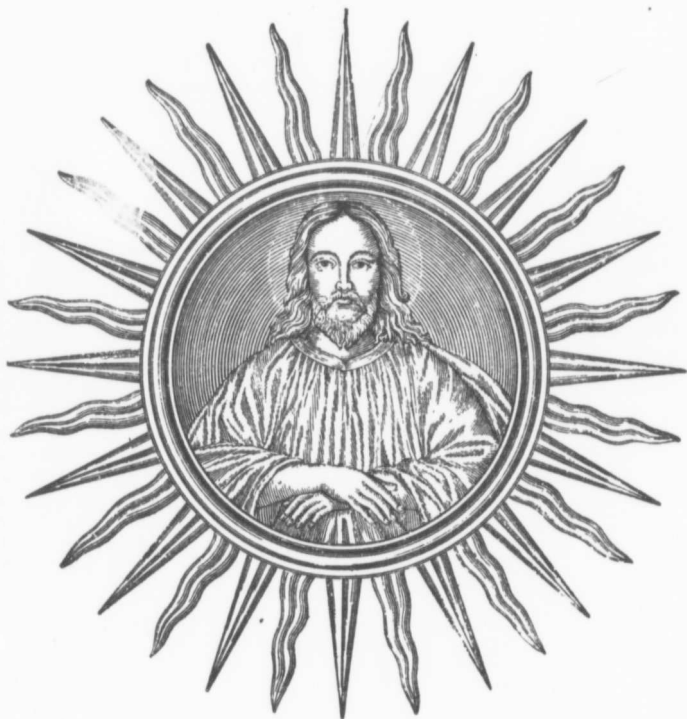
Le prêtre distingua si bien les traits, qu'il donne cet âge à cette figure, qui paraissait être de trente et quel-

ques années et extraordinairement belle. Il crut d'abord que ce n'était qu'une illusion; cependant, durant tout le *Tantum ergo*, voyant les mêmes objets, quelques efforts qu'il fit pour s'assurer du fait, il ne pouvait rester dans cette incertitude; il fit signe à l'enfant qui encensait de s'approcher de lui et lui demanda s'il ne voyait rien d'extraordinaire. Celui-ci était tout tremblant et lui répondit qu'il voyait le bon Dieu et qu'il le voyait depuis longtemps. Alors le prêtre l'engagea à prévenir la Supérieure. L'enfant fit signe à une des sœurs de s'approcher et celle-ci, qui était la sacristine, ayant été invitée à prévenir la Supérieure de ce qui se passait, ayant porté les yeux sur l'ostensoir, fut tellement frappée de ce qu'elle aperçut, qu'elle tomba à genoux et demeura comme anéantie sans s'occuper de la commission qu'on lui avait donnée. Durant ce temps, le prêtre se prosternait, se relevait, se prosternait encore et répandait des torrents de larmes. Le miracle dura tout le *Tantum ergo*, le *Salvum fac*, le *Gloria*, le *Cantique*; après le cantique, le prêtre étant monté à l'autel, il ne sait comment il donna la bénédiction, ayant toujours entre les mains Notre-Seigneur sous la forme sensible qu'il avait prise, et voyant son divin buste, avec cette différence qu'il le voyait alors par derrière. Enfin, Notre-Seigneur parut jusqu'au moment où le prêtre, ayant donné la bénédiction, a posé l'ostensoir sur l'autel, il ne se trouva plus que les espèces sous lesquelles Jésus-Christ venait de se cacher à l'instant même où le prêtre posait l'ostensoir.

Presque tout le monde de la chapelle avait été frappé de la même vision, à l'exception de trois Sœurs qui, ayant le voile baissé et la tête inclinée vers la terre, n'avaient point porté leurs regards vers l'ostensoir; mais elles déclarèrent avoir éprouvé des sentiments inexprimables et une ferveur qu'elles n'avaient jamais ressentie. Cependant toutes celles qui avaient vu Notre-Seigneur, craignant que ce ne fût une illusion, n'avaient osé le communiquer, mais les enfants de la maison furent moins réservés. Deux petites surtout se communiquèrent leur surprise d'une manière aussi naïve que frappante. L'une avait sa tête cachée dans ses mains; sa voisine ayant vu Notre-Seigneur donna un grand coup de coude à sa compagne, en lui disant: "Regarde." Celle-ci se relevant tout étonnée, s'écria: "Quoi donc?"

— Tu ne vois pas le bon Dieu ?” lui dit la première ; et l’autre, vivement émue par la vue de Notre-Seigneur, et s’abandonnant à sa ferveur, supplia Jésus-Christ de lui accorder la grâce de bien faire sa première communion à laquelle on la disposait.

On garde précieusement le pauvre ostensor qui était devenu le Thabor du Dieu de Bethléem et de Nazareth ;



le tabernacle fut religieusement transporté à Martillac pour être placé dans la charmante chapelle de l’Ile, construite pour perpétuer le souvenir du miracle ; et du tronc généreux de la Sainte-Famille sortit une branche dite des *Solitaires*, la branche du miracle. Les âmes choisies, qui en sont comme les fleurs, ont pour mission spéciale de prier pour les autres et de remercier Notre-Seigneur du bienfait reçu..

La Fête-Dieu du petit Fernand

Monsieur le docteur, n'en écrivez pas si long ; maman est pauvre : elle n'aurait pas assez de sous...

A ce moment-là, le petit Fernand perdit tout espoir. Il n'y aurait bientôt plus de pain à la maison : comment sa mère malade pourrait-elle lui donner, pour la Fête-Dieu, cette aube blanche à larges dentelles qui était l'objet de ses désirs, et sous laquelle il rêvait depuis si longtemps d'honorer Dieu au jour de son triomphe dans les rues!... Il était trop petit pour balancer l'encensoir, mais il aurait si bien semé les fleurs!...

Ses larmes allaient couler, lorsque parut un petit camarade annonçant, tout joyeux, qu'il avait, lui, une aube et un long cordon rouge à glands d'or.

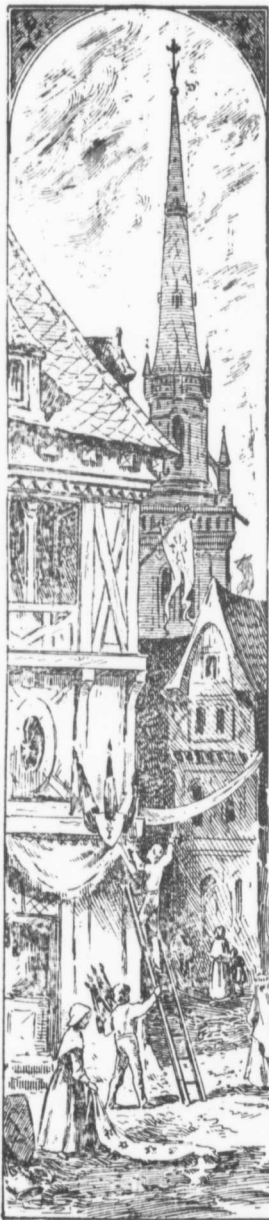
- Moi ! l'an prochain, parce que maman est malade... dit Fernand avec une émotion contenue.

* * *

Vint le beau jour de la Fête-Dieu. Les rues étaient tendues de draps blancs semés d'étoiles d'or et de branches vertes.

Un groupe nombreux d'enfants vêtus de blanc précédaient le dais sous lequel rayonnait l'ostensoir. Des nuages de fleurs, lancées par des mains innocentes, venaient mourir sous les pas du célébrant ; des nuages d'encens s'élevaient vers le ciel ; les chants liturgiques étaient entre-coupés des roulements du tambour.

Et Fernand, d'ordinaire si joyeux, dissipé même, s'avancait tristement sur une des haies de la procession.



U
te
le j
un c
des
haro
l'au
que
Sacr
Ce
chac
mai
doig
dité

il : q
tour
lui p
Et
dem

Es
frapp
Al
Dieu
sous
tel,
en r
sour
des f

Qu
trouv
dissip
L'a
pe de
de la
pauv
Ferna
parol
âmes

Une heure après, l'église était déserte, chacun avait regagné sa demeure ; le jour tombait. Fernand pleurait dans un coin de l'église remplie du parfum des fleurs... Se voyant seul, il eut la hardiesse de s'approcher plus près de l'autel, plus près du tabernacle dans lequel il avait vu qu'on reposait le Saint Sacrement.

Ce n'est pas sans émotion qu'il faisait chaque pas. Tenant son béret des deux mains, il le faisait tourner entre ses doigts. Malgré ce mouvement de timidité, il se sentit grandir en audace.

— C'est bien Lui qui est là ! pensait-il : quant Il passait, tout à l'heure, entouré de l'éclat de la fête, je ne pouvais lui parler... mais maintenant ?...

Et, dans le silence du saint lieu, il dit à demi voix, puis redit un peu plus fort :

— Mon Dieu !... mon Dieu !...

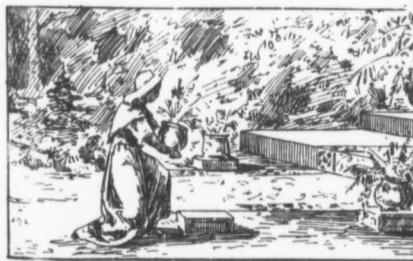
Est-ce son oreille ou son cœur qui fut frappé ? Il entendit : — Parle !...

Alors, se sentant chez lui, chez le bon Dieu, il recueillit dans le sanctuaire, sous les bancs, sur les marches de l'autel, les fleurs qui avaient été jetées, il en remplit son béret ; puis debout et souriant devant le Tabernacle, il jeta des fleurs...

* * *

Quand il sortit de l'église, il avait retrouvé sa gaieté d'autrefois, moins la dissipation.

L'année suivante, il dirigeait le groupe des fleuristes pendant la procession de la Fête-Dieu. La santé revint à sa pauvre mère et aujourd'hui, le petit Fernand sème les fleurs du ciel par sa parole et son zèle, et il distribue aux âmes le pain de l'Eucharistie.



Histoire pour les Mères



Nos lecteurs se souviennent encore de cette lettre d'une mère, publiée le mois dernier, faisant part à une amie, en des accents à la fois si religieux et si tendres, du bonheur qu'elle éprouvait d'être "la Mère d'un Prêtre".

Lisez cette histoire - - quel douloureux contraste !



'ETAIT un blond chérubin de douze ans. Dans son grand œil bleu, son âme se lisait tout entière, et cette âme était pure et limpide comme un matin de printemps.

Au mois de mai précédent, il avait fait sa première communion avec une piété ravissante. Encore quelques mois

de classe, et l'heure de l'entrée en apprentissage allait sonner. Aussi, bien des fois, le soir, lorsqu'il reposait déjà dans son petit lit,

son père et sa mère, ouvriers honnêtes, mais peu fortunés, disaient tout bas : "Il est intelligent, le petit, qu'en ferons-nous?"

Qu'en ferons-nous ? Un jour, cette question reçut une réponse.

Un des prêtres de la paroisse vint sonner à la porte du modeste logis de l'enfant. C'était lui qui l'avait préparé à sa première communion et qui, à ce titre, avait reçu les premières confidences de son âme candide.

"Si vous voulez, dit-il à la mère, je me charge de votre enfant : il est pieux, intelligent ; pourquoi ne pas essayer d'en faire un prêtre ? Lui-même le désire et me l'a demandé bien des fois déjà ?"

Il est, grâce au ciel, encore bien des paroisses où, lorsque Dieu demande à une famille l'un de ses enfants

pour son service, les parents ont assez de sens chrétien pour se réjouir de l'honneur qui leur est fait, pour donner généreusement à Dieu l'enfant qu'il leur demande. Mais dans les grandes villes, la chose est plus rare, et l'appel de Dieu a beau se faire entendre, souvent il n'est pas compris et reste sans réponse.

Ce fut, hélas! ce qui arriva pour l'enfant dont nous racontons l'histoire.

Sa mère — une chrétienne pourtant, mais aveuglée par une tendresse trop humaine — ne put se résoudre à se séparer de son enfant, et quelques semaines plus tard, il entra dans je ne sais quel atelier impie.

Six ans après...

Un prêtre attend dans l'antichambre du directeur.

C'est la troisième fois qu'il revient.

Deux fois déjà, il a demandé vainement à voir un prisonnier au secret depuis plusieurs jours. Cette fois, il est pourvu d'une lettre de recommandation, obtenue en haut lieu.

"Monsieur l'abbé, lui est-il répondu, voici un laissez-passer: mais cinq minutes seulement, derrière les grilles et en présence de deux gardiens"; et, après avoir traversé une enfilade de corridors, passé je ne sais combien de portes, croisé au moins vingt gardiens armés jusqu'aux dents, il est introduit dans la cellule du prisonnier qu'il a demandé.

Un jeune homme de dix-huit ans environ est assis là, sur un escabeau. Il a été arrêté après un crime horrible. Afin de voler quelques francs, il a saigné une pauvre vieille qui ne lui avait fait que du bien.

Les cheveux blonds, les yeux bleus, il a dans le regard quelque chose de froid et de dur comme de l'acier.

"Mon enfant, me reconnaissez-vous?" dit l'abbé; et dans ces mots, sans qu'il y ait pensé d'avance, son âme de prêtre crie tout ce qu'elle a eu d'amour, d'espérances, de sollicitudes, d'angoisses, de prières, puis de désillusions et de regrets navrants à cause de celui qui est là sur cet escabeau, le visage impassible, répondant à peine quelques paroles banales, bientôt interrompues par ces mots d'un des gardiens: "Monsieur l'abbé, le temps de la visite est écoulé..."

Le surlendemain, le jeune assassin comparait devant la cour d'assises. Les débats furent longs et passionnés. Seules, la jeunesse de l'accusé et l'honorabilité de sa famille purent être relevées comme circonstances atténuantes.

Les jurés furent cléments.

Il ne fut condamné qu'aux travaux forcés à perpétuité.

Et, tandis que les gardes municipaux ramenaient le prisonnier dans sa cellule, une femme du peuple, blanchie avant l'âge, brisée d'émotions, levait vers le grand Christ du prétoire ses yeux qui ne pouvaient plus pleurer, et disait tout bas : "Mon Dieu, vous vous êtes vengé justement, je n'avais pas le droit de vous refuser mon enfant."

X***

La cause du Vénérable Pierre-Julien Eymard

La Cause de Béatification du Vénérable Pierre-Julien Eymard vient de faire un nouveau pas. Dans la séance tenue au Vatican le 1er avril, la Sacrée Congrégation des Rites a discuté le procès de *renommée de Sainteté* du Vénérable et a donné un avis favorable. La décision de la S. Congrégation a été approuvée par le Saint-Père le 9 avril et le Décret a été publié le même jour.

Prochainement se fera le procès appelé *de validité*, qui a pour but de constater que toutes les formalités ont été observées dans les procès soit apostoliques soit informatifs, et qu'aucun des actes de ces procès n'est entaché de nullité. Ensuite viendra le procès sur *l'héroïcité des vertus*.

Cette heureuse nouvelle réjouira tous nos lecteurs. Un grand nombre d'entre eux sont redevables à notre Vénérable Père de plusieurs faveurs spirituelles et temporelles. Ils s'efforceront donc de témoigner leur reconnaissance en offrant à Dieu de ferventes prières en vue d'obtenir un prompt succès à cette Cause de Béatification, qui intéresse à juste titre toutes les âmes dévouées au culte du T. S. Sacrement.

Merveilles opérées

Par le Congrès Eucharistique de Vienne

Déjà avant l'ouverture du XXIII^e Congrès eucharistique international la "Sanct Angela Blatt" de Vienne avait dit qu'à cette occasion extraordinaire Dieu montrerait bien par des signes et des miracles qu'il prenait plaisir à cette sainte entreprise, et qu'il manifesterait son amour infini pour les hommes.

Cette attente n'a pas été déçue.

"On nous communique de bonne source" — écrit-on dans le *Paradieses Frucht* — "des faits si éclatants qu'il n'est pas surprenant qu'on parle de miracles.

"On signale des guérisons extraordinaires. Entre autres : Dans un hôpital de Vienne, une personne qui souffrait du cancer, et dont le cas était considéré comme tout à fait désespéré, prit part à la Communion qu'on distribuait dans cet hôpital. Le jour même, les médecins s'apercevant d'une amélioration inexplicable survenue dans l'état de la malade, l'un d'eux — un protestant — s'avisa de poser la question : "Peut-être a-t-elle communiqué?" — Et comme on lui répondait affirmativement : "Oh ! alors, je comprends, dit-il. Ceci est l'œuvre de Dieu."

Mais quelque multiples et extraordinaires qu'aient été les guérisons opérées en faveur des malades, les merveilles qui se sont produites dans le monde des âmes sont infiniment plus à apprécier.

"Parmi les 300,000 communicants qui se sont présentés à la Table eucharistique pendant le Congrès, il y en eut non pas des centaines mais des milliers dont on peut dire que le Sauveur eucharistique a opéré en eux des miracles de la grâce.

"Eux-mêmes, pleins de bonheur, racontent maintenant qu'après dix, vingt, trente, quarante, et même cinquante ans, ils se sont confessés et ont communiqué.

"Comme ce Congrès eucharistique m'impressionne ! disait un Monsieur ; je ne sais plus résister ; je dois aller

me confesser." Et il fit ce qu'il n'avait plus fait depuis vingt ans : une bonne confession générale ; et combien il en est heureux !

"Les missionnaires les plus expérimentés avouent que dans les missions, même dans celles qui ont obtenu le plus de succès, il n'ont pas vu des conversions et des prodiges de grâce tels qu'en ces jours de Congrès.

"Une noble Dame faisant partie de la section qui, sous le patronage de S. A. I. l'Archiduchesse Maria Thérésia, a rendu possible la communion des malades dans les vingt hôpitaux de Vienne, relate des faits qui nous reportent vers les thaumaturges, les grands saints et les apôtres des anciens temps.

"Si, il y a une vingtaine d'années, lorsque le Cardinal Ganglbauer fit faire dix grandes missions aux mêmes jours et où l'on distribua 50,000 communions, on vit à Vienne un changement si inattendu dans les esprits, qu'à l'étonnement des croyants et à la stupéfaction des incroyants, les élections communales réduisirent le parti ennemi de l'Eglise à une minorité misérable, quels heureux effets n'aura pas produits ce Congrès eucharistique?"

Souvenons-nous de ces merveilles opérées à l'occasion de ces manifestations publiques envers la Sainte Eucharistie. Redoublons de prières, faisons des communions ferventes, assistons au saint Sacrifice de la Messe, afin que de nouveaux prodiges de la grâce qui émane de Jésus-Eucharistie, s'accomplissent en notre faveur.

- SOMMAIRE -

Pensée dominante : Mois du Sacré-Cœur. — Jésus au milieu des docteurs (*voir gravure*). — L'escorte du Saint-Viatique. — Malte. — Rencontre Providentielle. — Sentiments de la Bienheureuse Marguerite-Marie sur la Ste Communion. — Sujet d'Adoration : Permanence de l'amour du Cœur de Jésus au T. S. Sacrement. — Vén. Mère Marie-Thérèse, fondatrice de la Cong. de l'adoration réparatrice. — Miracle du T. S. Sacrement, arrivé à Bordeaux. — La Fête-Dieu du petit Fernand. — Histoire pour les Mères. — La cause de Vén. Pierre-Julien Eymard. — Merveilles opérées par le Congrès Eucharistique de Vienne.

Publié avec l'approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal.

is
il
te
le
es
i,
ia
es
ui
te
i-
es
à
s,
es
ti
r-
i-
on
a-
re
n
é-
//
es
e-
se
1:
-
or
-
a
le